

La relation d'objet

	<i>Prétexte</i>	<i>p. 5</i>
<i>Jacques MAUGER</i>	<i>Ne voyez-vous pas ce que je veux dire?</i>	<i>p. 9</i>
<i>Monique DAVID-MÉNARD</i>	<i>Aussi souvent qu'on voudra</i>	<i>p. 27</i>
<i>André LUSSIER</i>	<i>L'objet et le rien</i>	<i>p. 43</i>
<i>Pierre DRAPEAU</i>	<i>La science et le point de vue du jardinier</i>	<i>p. 53</i>
<i>Jean-Pierre BIENVENU</i>	<i>La relation d'objet et la rencontre analytique</i>	<i>p. 91</i>
<i>Élyse MICHON</i>	<i>Winnicott masculin-féminin</i>	<i>p. 105</i>
<i>Wilfrid REID</i>	<i>Le transfert difficilement analysable</i>	<i>p. 117</i>
<i>Claude JANIN</i>	<i>La réalité et son objet : propositions théoriques</i>	<i>p. 147</i>
<i>Marc-André BOUCHARD</i>	<i>La relation d'objet et la structure psychique</i>	<i>p. 173</i>

Libre à soi

<i>Pierre ROUTIER</i>	<i>La leçon de Freud</i>	<i>p. 205</i>
<i>Jean IMBEAULT</i>	<i>Le mouvement psychanalytique (VI)</i>	<i>p. 235</i>

Prétexte

Quand on accepte, et a-t-on le choix, de considérer des aménagements au dispositif habituel de la cure psychanalytique pour permettre de recevoir la demande d'analyse de sujets dont le fonctionnement psychique est *non névrotique*, ne convient-il pas de s'interroger sur les répercussions intrapsychiques des modifications relationnelles proposées, à la jonction de la réalité psychique et de la réalité extérieure ? En effet, la pratique analytique avec ceux et celles qui présentent en particulier ce qu'il est convenu d'appeler des états limites, des troubles narcissiques ou psychotiques nécessite de prendre en compte la part spécifique qui revient à l'*objet* dans les relations précaires qu'ils ne manqueront pas d'établir avec l'analyste en séance.

De son côté, l'analyste accepte donc de sortir de la position effacée qui est habituellement la sienne où il se contentait de jouer le rôle de l'objet de la pulsion, interchangeable, silencieux évitant d'intervenir si ce n'est comme interprète du mouvement pulsionnel et refusant, pour ainsi dire, de se considérer l'objet de la relation attendue. Dès lors qu'il s'offre en personne

comme *objet*, l'analyste sera utilisé autant pour ses carences qu'en tant qu'objet supposément adéquat pour le moi en mal d'objet de suppléance.

Mais, dans pareilles situations modifiées, qu'advient-il de la notion d'*objet* et de ce qui est appelé la *relation d'objet* en regard de ce qui est reconnu comme tel dans la cure type ? On sait que dans celle-ci, c'est le modèle de la névrose qui prévaut, fondé sur la sexualité infantile perverse s'actualisant en négatif dans le transfert comme névrose de transfert, et pivote autour de l'incertaine fonction paternelle du conflit œdipien. L'écoute (attention) est alors centrée sur le signifiant verbal dont la dimension symbolique rappelle que l'objet n'est toujours que retrouvé.

Au contraire, dans les expériences cliniques qui forcent à des aménagements, ce modèle névrotique aurait très souvent à céder la place à ce qui donne prévalence aux conditions *relationnelles* de l'échange analyste-patient, là où l'attention doit être portée à l'action des défenses plus « primitives » en séance, aux liens plus « archaïques » d'une présence maternelle qui ne fait pas de doute. C'est ainsi que, dans la plupart des cas, le modèle deviendrait celui de la psychose et la référence avec un objet total et unifié serait requis par le truchement d'attitudes concrètes de la « personne » de l'analyste. On connaît, dans de pareils cas, le danger que la relation d'objet défaillante se réduise à la relation actuelle, pour ne pas dire réelle, à la personne d'autrui. En revanche, dans ces situations analytiques où la relation d'objet n'est pas suffisamment constituée, si l'analyste propose des constructions à partir d'objets bien différenciés entre eux et aussi distincts du sujet (à la manière de son mode de fonctionnement névrotique supposé) cela risque d'être inutilisable par le patient non névrotique, entraînant les pires malentendus.

En tentant de retracer les diverses notions d'objet dans la cure, comment échapper à la confusion suite à tous ces glissements qui ont fait s'estomper les différents niveaux de fonctionnement psychique des deux sujets engagés dans ces expériences « psychanalytiques » où prédomine désormais l'*interpersonnel* ?

L'écart est donc grand entre ces pratiques très modifiées qui auraient pour visée l'unification, la synthèse, la permanence du lien moi-objet d'une part,

et la pratique type plutôt axée sur la déliaison, sur les mouvements pulsionnels fragmentés vers des objets partiels contingents et sur les identifications aux traits différentiels singuliers plus qu'aux personnes totales ; et tout cela, très souvent, sans qu'on reconnaisse le changement de perspective sous-jacent : dans un cas la relation tient lieu de tout, dans l'autre la rupture du lien est fondatrice, là où « l'objet est connu dans la haine. »

Dans le *holding* relationnel recherché, qui risque de dichotomiser le *thérapeutique* et l'*analytique* en faisant de celui-là un préalable de celui-ci les privant d'autant de leur valeur dialectique, et qui propose de façon si convaincante de considérer la présence tutélaire de l'autre humain dans un parti pris réaliste ambigu, combien insidieusement viendra se substituer une conception psychologisante du rapport à l'objet externe au moi, à une conception métapsychologique du rapport à l'objet constitutif du moi lui-même ?

De plus, à moins que la prévalence du *relationnel* ne soit devenue une fin en soi, l'analyste, dans sa nouvelle position consentie, pris dans le dilemme vite polarisé, objet réel-objet fantasmatique, ne s'y retrouve-t-il pas avec peine d'autant qu'il devrait s'inquiéter de savoir comment il sortira de ses aménagements pour retourner tôt ou tard à sa position d'abstinence, comme condition à son rôle d'interprète de la conflictualité psychique ? À qui servent ces aménagements ? Ne sont-ils pas parfois mis en place pour que l'analyste lui-même préserve ses objets intacts ?

Car, au-delà de cette panoplie de *relations* et d'*objets* à différencier, n'est-ce pas l'objet même de la psychanalyse qui est remis en question par le décentrement de sa méthode qui donnerait désormais la primauté à la relation ? Le relationnel serait-il devenu la nouvelle théorie de la cure et, pour les mêmes raisons, n'en est-on pas venu à ne privilégier de la psychanalyse que sa fonction liante ? Mais en cherchant à rétablir la relation à tout prix, dans l'imaginaire de l'interpersonnel moi-objet, n'en viendrait-on pas à méconnaître ce qui, dans l'intersubjectif, ne sera jamais que la rencontre de deux sujets divisés, rencontre et non-rencontre à la fois ?

